

Le sommet des arts visuels

Suzanne Joubert

Number 139, Spring 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40695ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Joubert, S. (2008). Le sommet des arts visuels. *Liaison*, (139), 14–15.

Le sommet des arts visuels

SUZANNE JOUBERT



J'ARRIVE À OTTAWA, en provenance de Montréal, le dimanche 25 novembre 2007, munie d'une toute petite bourse octroyée par l'Association des Musées canadiens et couvrant les frais d'inscription pour les artistes autonomes, c'est-à-dire dépourvus d'un salaire supplétif. Les choses se passent dans la vaste salle de bal de l'Hôtel Crowne Plaza, rue Lyon. Ce n'est pas très joli, c'est dépourvu de fenêtres et c'est surchauffé, même en ces temps d'économie d'énergie. Il y a là environ 350 participants.

De ce nombre j'ai laborieusement compté, à partir des noms français repérés sur la liste des « délégués » ainsi qu'on les appelle ici, environ 38 Québécois, dont plusieurs de Gatineau tout proche, et presque autant de Franco-Canadiens, surtout Ontariens, soit à peu près 20% de la foule. Or j'éprouve un désagréable choc culturel car tout se passe en anglais dans la salle, malgré quelques efforts de la tribune. Il y a bien, au milieu de la place, la cabine insonorisée de la traduction simultanée où les interprètes s'activent sans relâche, mais le recours aux écouteurs, pourtant bien distribués, semble réservé aux Francophones qui, bien que généralement bilingues, s'en munissent pour ne rien rater. La majorité des anglos se trouve-t-elle désormais à l'aise en français? Non, hélas, et cela n'est que trop démontré par les toutes premières interventions dans la langue de Molière: on ne regarde guère la personne qui parle et on attend patiemment que ça finisse. Personne ne réagit sauf l'orateur qui s'arrête après quelques phrases et demande tout de go autour de lui si on le comprend. Dénégation à peine embarrassée. On ne le comprend pas parce qu'on n'a pas pris les écouteurs de la traduction. À quoi bon, n'est-ce pas, puisque le franco finira rapidement par passer à l'anglais sans se fâcher, ce qu'il fait bien sûr. Si ma mémoire ne me trompe pas, la situation du français s'est dégradée par rapport à ce qu'elle était quand j'ai participé à la Conférence canadienne des arts dans les années 1980! La mauvaise conscience anglophone n'existe à présent qu'envers les Autochtones.

Le programme de ce dimanche est plutôt mondain à l'exception de cette séance plénière qui sert d'introduction en établissant le contexte dans lequel ce Sommet se développera. Sylvie Lacerte, invitée à titre d'auteure d'une remarquable « Médiation de l'art contemporain » publiée au Sabord en 2007, aurait pu y contribuer largement à elle toute seule si le livre avait été lu, en traduction évidemment; mais gênée par le problème de langue décrit plus haut et par une maîtrise peu assurée de l'anglais, elle échoue partiellement. Résumons en disant que l'ouverture

dont témoignent la plupart des autres invités manifeste une honnêteté qui était aussi celle du livre. C'est qu'en effet les choses ne vont pas bien pour les arts visuels. Quelques-uns tenteront peut-être de masquer les difficultés en soulignant la paradoxale augmentation à la fois des entrées annuelles dans les musées de toutes catégories et de la fréquentation des autres formes culturelles, ainsi que l'accroissement du nombre des artistes déclarés parmi la population. Il n'en reste pas moins que le problème est multiple et grave!

Primo, le grand public, friand de spectacles et de « blockbusters » muséaux, demeure généralement indifférent à l'art contemporain et ne croit pas s'en trouver plus mal; la médiation a échoué, sauf exceptions.

Secundo, les subventions gouvernementales aux musées et autres organismes artistiques ne suivent pas la demande croissante, et le gouvernement fédéral ne paraît pas pressé de distribuer une partie de ses surplus du côté des arts.

Tertio, puisqu'on les sert toujours en dernier, les artistes sont pauvres, ce qui n'a rien de nouveau. Leur revenu moyen se situe sous le seuil canadien de la pauvreté, et c'est pourquoi, autour d'eux à ce Sommet, les employés et administrateurs des musées et autres organismes culturels font figure de bien nantis, dont les revenus s'agrémentent souvent d'avantages sociaux et de pensions de retraite. Ils sont si pauvres les artistes, sans lesquels pourtant les musées et autres organismes culturels n'existeraient pas, qu'ils ne peuvent survivre sans pratiquer l'enseignement ou s'adonner à toutes sortes de métiers connexes et même de « jobines » au plus grand détriment de leur production; à moins qu'ils aient la chance d'avoir un conjoint bien payé ou de faire un héritage. Ce qui fera clamer à Shawna Dempsey et Gérard Beaulieu, lors de la séance de clôture, que si ce Sommet ne réussit pas à changer cette lamentable situation, il n'aura servi à rien!

On y aura parlé, il est vrai, de l'essentielle initiation à l'histoire de l'art dans les écoles. À ma connaissance, cette rengaine revient depuis au moins 40 ans, bien que les résultats obtenus soient au mieux très incertains. Il est facile d'en juger à l'absence de culture générale des jeunes générations et au fait que tout un chacun sait que c'est toujours le poste budgétaire consacré aux arts qui est le premier à faire l'objet des coupes. On y aura aussi discuté du marché de l'art en l'absence presque complète des marchands, et d'incitatifs fiscaux, en l'absence des comptables. Sans compter, d'une part, que les artistes ne peuvent toujours pas étaler les revenus des bonnes années sur les années maigres et, d'autre part, que certains fonctionnaires présents ont manifesté

Félicitations à Annette Hayward
prix littéraire du Gouverneur général, «essai»

La querelle du régionalisme au Québec (1904-1931)



LE NORDIR

- Rigueur méthodologique, souci de la précision, prudence interprétative, transparence et sobriété de l'écriture, toutes choses qui font du travail d'Annette Hayward un modèle pour tous les chercheurs en histoire littéraire. -

(François RICARD)

622 p., 49,95 \$
Diffusion Prologue

lenordir@sympatico.ca
819.243.1253



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

un paternalisme mal informé à l'égard des artistes, qualifiés de gestionnaires « paresseux » de leur propre carrière. On n'aura pas oublié de mentionner les difficultés, pour les musées, d'exposer et de collectionner avec des budgets trop serrés et de constater que c'est pour cette raison que la plus grande part des acquisitions des musées, surtout régionaux, reposent sur les dons. Louise Déry, responsable de la Galerie de l'UQAM, aura fait sur le sujet des musées un exposé superbe de clarté et d'ordonnance. À ce propos il vaut la peine de mentionner l'intelligence et le soin apporté par quelques-uns des invités à leur exposé et la qualité qui en résultait; alors que plusieurs autres semblent s'être contentés d'improviser ou parfois, pis encore, de raconter avec satisfaction leurs propres succès, d'où un ennui profond.

Les journalistes ont été très peu nombreux à participer à ce Sommet; j'ignore s'ils y avaient été invités. De toutes façons, la question de la disparition quasi complète du commentaire ou de la critique d'art dans les journaux et dans les médias électroniques ne figurait pas au programme du Sommet. Si les médias n'autorisent leurs journalistes à parler que de divertissement et des arts visuels pratiqués par les vedettes du spectacle, comment veut-on que le public sache de quoi il retourne. La haute administration muséale n'est pas sans être en partie responsable de cette situation puisqu'elle pratique un style de communication difficilement accessible et ignore depuis des années ce que le public préfère, c'est-à-dire le meilleur de la peinture. De même, il faut bien admettre que certains critiques ont longtemps utilisé un hermétique jargon qui a contribué à détourner de l'art plusieurs salles de nouvelles.

Je suis sévère, je l'admets, mais je reconnais aussi la validité de l'effort consenti par l'Association des Musées canadiens. Pour cela je lui rends grâce et la remercie; je l'encourage aussi à reprendre ces états généraux, ou à organiser des rencontres plus ciblées qui réuniraient les divers acteurs du milieu. L'effort étant si considérable et coûteux pour tous, artistes compris malgré un remboursement partiel des frais engagés, qu'il vaut la peine de souligner ce qui a manqué cette fois-ci afin qu'un prochain Sommet soit une réussite complète.

Comme la plupart des artistes, je participerai volontiers de nouveau à une rencontre de ce type, tellement nous sommes heureux de ne plus être isolés! Le monde des arts visuels est un monde atomisé dans lequel les artistes sont seuls. Tout le monde fait de son mieux, et se décourage parfois dans son coin. Le Sommet était nécessaire pour ébranler certains pouvoirs, gouvernementaux entre autres, mais il était insuffisant. Il faudra donc faire d'autres efforts pour en arriver à de meilleurs résultats. ■

Suzanne Joubert est une artiste, active en arts visuels, qui aime aussi écrire. Elle a collaboré, depuis les années 1970, à de nombreux journaux et revues tant en Outaouais qu'à Montréal.

- Le Conseil des arts du Canada accroît son appui aux arts visuels dont la subvention passera de 17 à 21 millions.

- Fondation, dans la foulée du Sommet, d'une nouvelle Alliance canadienne pour les arts visuels (ACAV) qui se réunira à Montréal pour la 2e fois le 14 mars pour discuter de divers enjeux. L'ACAV est formé de 11 associations et regroupements, tous reliés directement aux arts visuels.